

LE TEMPS DES AVANTS

Photo de la couverture : Micheline Pelletier
Graphisme de la couverture : Ann-Sophie Caouette
Composition et mise en page : Nord Compo

© 2003, Éditions Flammarion
© 2003, Flammarion Québec pour l'édition canadienne
© 2024, Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec
pour la présente édition

Tous droits réservés
ISBN : 978-2-89811-270-6
ISBN (PDF) 978-2-89811-271-3

Dépôt légal : 4^e trimestre 2024

Imprimé au Canada

flammarionquebec.com

AZNAVOUR

LE TEMPS DES AVANTS

Mémoires

À mes parents et par ordre d'entrée en scène,
À Aïda, Seda, Ulla, Katia, Mischa,
Nicolas, Lyra, Jacob, Leïla,

Mes remerciements pour la confiance qu'elle m'a
accordée et l'aide qu'elle m'a apportée en remettant mes
idées en place,
À Stéphanie Chevrier,

Et aussi à Gérard Davoust qui pendant des années
m'a poussé à avoir confiance en moi quand je doutais
de mes capacités d'écrire autrement qu'en vers,

Et encore une fois à tous les deux pour avoir corrigé
mes fautes d'orthographe.

AVANT-PROPOS

Raconter sa vie n'est pas chose facile : comment ne pas paraître prétentieux, lasser le lecteur, ou même fâcher ceux dont les noms sont soit mentionnés, soit oubliés ? On nous demande souvent : racontez-nous votre vie, vos malheurs, votre réussite, les rencontres que vous avez faites et, surtout, vos aventures amoureuses. Et pourquoi pas notre manière de nous conduire au lit ?

J'ai pour ma part de la pudeur, même si je n'ai pas peur des mots. Une certaine retenue, un côté secret, m'empêche de dévoiler facilement mes sentiments, de me mettre trop en avant, d'user de mots tels que « triomphe » et autres superlatifs que nous rencontrons dans une carrière réussie.

AUTRE AMÉRIQUE, AUTRE FRANCE, AUTRE REGARD

La France a abandonné cette parcelle de l'Amérique, cette Nouvelle France. Les colons ont ainsi ancré, dans ce coin du monde où l'anglais était de rigueur, des noms et des expressions de nos provinces. À force d'obstination, de courage et de détermination, ce petit peuple livré à lui-même a crû et imposé sa langue et sa culture au cœur d'un pays qui m'a en quelque sorte adopté depuis plus d'un demi-siècle, et a fait de moi un homme au regard neuf et différent. Dire que je me sens québécois serait faire du lèche-raquette, ce n'est pas dans mon caractère. C'est un sentiment plus profond, plus subtil et plus difficile à expliquer : fils d'émigrants, je me sens proche de ce peuple de déracinés qui a réussi le prodige de s'installer dans une immensité qui lui était hostile et d'y créer une culture parallèle à la sienne, belle, nouvelle et colorée. J'aime ce grand pays et particulièrement cette province à l'accent chantant, ses grands espaces, ses visages ouverts, son accueil chaleureux, son humour différent du nôtre. J'y reviens chaque fois avec une certaine émotion, le sentiment curieux de retourner un peu chez moi.

EN SCÈNE !

De nos jours, la mode est au bio : ce que l'on mange, boit, produit se doit de l'être. À mon tour, j'ai décidé de sacrifier à cette tendance en produisant ma bio sous forme de souvenirs. Oh, l'idée ne m'est pas venue soudainement comme un bouton de fièvre ; non, c'est plutôt que, les bios étant dans le vent, nombre d'éditeurs, et des plus prestigieux, m'ont fait savoir qu'ils seraient intéressés à m'éditer. J'ai alors à mon tour médité sur la question. Ce n'est pas que je sois lent, mais cela m'a pris quinze ans avant de me décider. Il m'était déjà arrivé en 1974 d'en produire une, mais, pour cette première, je m'étais fait aider par le journaliste Jean Nolli, qui avait comme on dit en français *rewrité* les pages en prose que je lui communiquais. C'était un peu ma vie, mais racontée par la voix d'un autre.

Après mûres réflexions – quinze ans, ça vous montre un peu à quel point je doutais de l'intérêt de la démarche –, je me suis attelé à la tâche, me souvenant de ce que m'avait soufflé un jour Harold Robbins, écrivain américain à très gros tirage : « Le public aime les *success stories*, particulièrement s'il y a eu bagarre

et si les débuts ont été difficiles. » Pour ce qui est des débuts difficiles, j'ai été grandement servi, et pour ce qui est de m'être battu, je ne dois rien à personne. Des coups de poing en tout genre, il me reste encore quelques bleus à l'âme et au menton, et aussi quelques artistiques coups de pied aux fesses ! Donc nous y voici. J'ai sauté le pas et plongé dans mes souvenirs. Curieusement, je ne sais pas si ma vie et ma route présentent un intérêt pour quelqu'un d'autre que pour moi-même, nous verrons bien : qui ne risque rien n'a rien. J'ai connu assez de déboires pour m'être forgé une certaine philosophie. Si ce que je vais raconter réussit à vous intéresser et à vous plaire, j'en serai ravi. Sinon ? Mon Dieu, j'en ai vu d'autres, et cette fois encore je crois que je survivrai.

J'ai voulu chanter. On m'a dit qu'il valait mieux m'abstenir, que je n'avais aucune chance dans cette voie-ci, avec cette voix-là et ce physique qui étaient les miens on ne pouvait pas prétendre monter sur scène. J'ai voulu écrire et composer des chansons : on a tout fait pour me décourager. Là encore, il ne pouvait y avoir d'avenir dans cette discipline pour le primaire que j'étais. Ceux qui ont lu mes chansons m'ont assuré du contraire, le public le premier, et j'écris aujourd'hui mon autobiographie sachant pertinemment que je ne suis ni un écrivain ni un littéraire. Pourtant, j'ai vécu une vie qui vaut peut-être, je dis bien *peut-être*, d'être racontée. À quelles réactions dois-je m'attendre ? Ayant atteint l'âge où l'on se fait peu d'illusions, je me pose tout de même des questions : le style, la manière d'écrire valent-ils mieux que ce que l'on a à dire ? Faudrait-il, comme on me le conseillait pour ma voix, retenir ma plume ? Ah, et puis

Le temps des avants

au point où j'en suis, tant pis, que diable ! Donc, il était une fois, deux fois, trois fois, il était plusieurs fois, un garçon répondant au nom impronçable de Charles Aznavourian.

ÇA N'A PAS TRÈS BIEN COMMENCÉ

Je regarde le soleil à travers les verres fumés de mes lunettes ; dans ces rares moments d'inactivité, je ne m'ennuie pas. J'avoue ne jamais m'ennuyer. Il m'arrive de penser au fils d'apatride que je suis, que les Américains appelleraient *a survivor*. Si tout est devant moi, je n'ai pas pour autant effacé le passé des miens, non, je le conserve dans un coin de ma mémoire, et aujourd'hui, ayant atteint l'âge inespéré de soixante-dix-neuf printemps – je devrais dire automnes –, quand je n'ai rien à faire de particulier, je rêve. Les jeunes rêvent à leur futur ; le mien de futur étant largement consommé, je cherche à me ressourcer en plongeant dans mon passé – je devrais dire notre passé car le passé n'est jamais tout à fait personnel, au contraire il est collectif, particulièrement pour une famille arménienne. Je rêve et je me dis que j'aurais très bien pu ne jamais le voir, cet astre. J'aurais pu rester enfermé dans le sperme liquéfié de mon père souffrant, suant, peinant pour rester en vie dans sa longue marche, cette foutue traversée du désert entre Istanbul et Damas. Les hordes de Kurdes – qui par la suite connurent la même situation – et les gen-

darmes de la nation ottomane pourchassaient et harcelaient les malheureux afin de s'approprier les quelques richesses qu'ils emportaient avec eux, comme les dents en or qui ornaient leurs bouches. Et je te tue un intellectuel, et je t'empale un prêtre, et je te pends, te décapite, et je te viole une jeune ou une vieille femme, et je te fais éclater la tête d'un bébé pour entendre le bruit que cela fait quand elle est projetée violemment contre un arbre... Ou bien j'aurais peut-être été mis bas, en fausse couche sur le sable du désert, tandis que ma pauvre mère aurait continué sa lente et pénible marche vers la mort, les jambes couvertes du sang qu'elle aurait éliminé en me laissant partir de ce monde où le nouveau gouvernement « Jeune-Turc » espérait tant les voir tous disparaître. Éliminés, annihilés, adieu, ou plutôt au diable, ces Arméniens, et en route pour la solution finale ! Oh ! La jolie phrase !

Der es Zor : cimetière de près d'un million et demi des miens, mes parents, mes ancêtres, volés, violés, assassinés au nom de la race, au nom de la religion, au nom de quoi, en vérité, je vous le demande ? Au nom des Enver, des Talat¹, des pachas du crime, assassins sans foi ni loi, interprétant à leur convenance le Coran qui ne justifie pourtant pas ces actes sanguinaires. Talat est le seul grand criminel qui a encore sa statue au beau milieu d'une place en Turquie.

Solution finale ? Raté mes salauds, vous ne m'avez pas eu. Et je reste, n'en déplaise encore à certains, un homme de mémoire. Je ne suis pas devenu pour autant un ennemi juré du peuple turc, et mon rêve aujourd'hui

1. Hommes politiques turcs, membres du parti Jeune-Turc, qui fomentèrent avec Djamal pacha les deux coups d'État de 1908 et 1909 en Turquie, et participèrent avec lui au triumvirat de 1913.

Le temps des avants

serait de visiter le pays de naissance de ma mère, mais...
mais... mais.

*Ils sont tombés sans trop savoir pourquoi
Hommes femmes et enfants qui ne voulaient que vivre
Avec des gestes lourds comme des hommes ivres
Mutilés, massacrés les yeux ouverts d'effroi
Ils sont tombés en invoquant leur Dieu
Au seuil de leur église ou le pas de leur porte
En troupeaux de désert titubant en cohorte
Terrassés par la soif, la faim, le fer, le feu*

VOILÀ, J'ARRIVE

Je suis né au bout du voyage de l'enfer, là où commence le paradis que l'on appelle l'émigration. Le malheur avait pris tant de place chez ceux qui avaient échappé au génocide, comme mes parents, que la plupart d'entre eux évitaient de parler des ancêtres, ou en parlaient si peu que ma complice – ma sœur Aïda – et moi n'avons réussi à reconstituer, au fil de notre vie, que par fragments le passé de la famille : pas grand-chose en vérité. « Regarde d'où l'on vient et où l'on se trouve aujourd'hui »... Par excès de pudeur, ou pour ne pas remuer de souvenirs trop douloureux, nos parents n'ont que très rarement évoqué l'histoire des centaines de milliers d'Arméniens dispersés de par le monde, de la fuite devant l'horreur jusqu'à leur établissement dans un pays d'accueil. Quelques bribes au détour de conversations entre ceux qui ont vécu et survécu aux mêmes événements ne nous ont donné qu'une vague idée de leur exode. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont pas voyagé en première classe, avec des valises Vuitton remplies d'un peu de nécessaire et de beaucoup de superflu, et dans

leurs portefeuilles les indispensables cartes de crédit. Aujourd'hui, lorsque je vois les pauvres balluchons des émigrés venus de tous les horizons, ficelés tant bien que mal et contenant toutes leurs possessions – un misérable bric-à-brac, un bien dérisoire, si précieux pour eux, que pourtant le dernier des brocanteurs refuserait avec dédain –, lorsque je les vois, ces brise-cœur, cela me donne, bien que je ne sois pour rien dans leur malheur, un sentiment de honte et de culpabilité.

Lorsque je vois les malheureux clandestins, venus de je ne sais où, en quête d'une vie meilleure dans notre pays qu'ils voient comme un pays de cocagne, j'ai toujours un petit pincement au cœur en imaginant le périple de mes oncles, tantes et grands-parents qui ne revinrent jamais de ce « Club Med de l'horreur ».

Comment d'autres ont-ils fait pour s'en sortir ? Dieu seul peut le dire. Tiens, justement, où était-il, lui si souvent absent dans ces moments-là ? Allah, Dieu, Jéhovah, où étiez-vous ? Quand nous avons besoin de vous, en Turquie, en Allemagne ou au Cambodge, où étiez-vous ? Allez donc savoir.

J'aimerais savoir

*Si une quelconque force en ce monde
Serait capable de détruire cette race,
Cette petite tribu de gens sans importance,
Peuple aux habitudes toutes et toujours
Combattues et perdues,
Dont les structures ont été morcelées,
La littérature non lue, la musique non écoutée,
Et dont les prières sont restées sans réponses*

Le temps des avants

*Allez détruisez l'Arménie
Voyez si vous pouvez le faire,
Envoyez son peuple dans le désert
Sans pain sans eau,
Brûlez ses maisons et ses églises,
Voyez s'ils ne peuvent pas rire,
Chanter, et jouer encore,
Et voyez
Lorsque deux d'entre eux se rencontrent
N'importe où dans le monde,
S'ils ne vont pas créer
Une nouvelle Arménie¹*

Aujourd'hui, la France a reconnu le génocide des Arméniens. Il aura donc fallu quatre-vingt-cinq ans pour qu'elle y consente. La raison d'État, disait-on. Enfin c'est fait mais, pour ma part, bien que je sois fier et satisfait de la décision de mon pays, je ne ferai pas de triomphalisme. Je ne me suis d'ailleurs jamais montré virulent sur la question. Pour mes parents, seule la reconnaissance importait ; les dédommagements, la restitution des territoires ou des maisons n'étaient pas des questions essentielles : ils n'avaient nullement l'intention de retourner dans ce pays, terre de trop nombreux souvenirs, certains excellents, d'autres ô combien douloureux. Bien sûr, cette reconnaissance constitue un premier grand pas, mais tant que la Turquie n'aura pas reconnu le génocide, elle restera une reconnaissance de guingois.

Ces quelques lignes sur le passé tragique des Armé-

1. William Saroyan, extrait de *My Name Is Aram* (1940), traduction de Charles Aznavour.

Charles Aznavour

niens me paraissaient indispensables pour expliquer qui nous sommes et d'où nous venons.

*J'ai ouvert les yeux sur un meublé triste
Rue Monsieur-le-Prince au Quartier latin
Dans un milieu de chanteurs et d'artistes
Qu'avaient un passé, pas de lendemain
Des gens merveilleux, un peu fantaisistes
Qui parlaient le russe et puis l'arménien*

Cependant, quoi que certains journalistes turcs ou azéris aient pu dire ou écrire par le passé, je n'ai jamais – je dis bien jamais – défilé à Paris ou ailleurs le 24 avril pour commémorer le massacre, je n'ai pas davantage fait parvenir d'armes au Kharabag ou même organisé une collecte d'argent pour acheter des armes durant la guerre entre les Azéris et les Arméniens du Kharabag. J'ai trop de respect envers l'être humain pour me commettre dans un processus visant à blesser ou tuer des femmes et des enfants. Je préfère croire – peut-être naïvement – à la diplomatie, à la bonté, à l'intelligence et à l'honnêteté des hommes, même si la diplomatie, qui baigne dans le pétrole, n'a jusqu'ici donné que de mauvais résultats.

Ma mère, Knar Bagdassarian, avait le chic pour se trouver des filiations – elle comblait probablement un vide et la nostalgie d'une famille qu'elle n'avait pas eue. Lorsqu'elle rencontrait quelqu'un originaire de la ville où elle était née, à l'annonce du nom de famille, elle se souvenait du grand-père ou de la grand-mère. Et même s'ils n'avaient été que voisins, ils devenaient soudain presque parents. J'avais l'habitude de les appeler « mes cousins de murs » : « Ah oui, il était boulanger, ou cré-

Le temps des avants

mier... » Ma mère était turque, puisque née en Turquie, comme je suis français. Elle était donc turque d'origine arménienne, née à Adapazari d'un père expert en tabac. Elle avait deux frères et une sœur, tous disparus, Dieu sait de quelle manière, au moment du génocide. Mon père, Mischa Aznavourian, Géorgien d'origine arménienne, était né à Akhaltzkha. Les Arméniens de Géorgie n'ont pas subi le génocide. Tous deux étaient des artistes : ma mère comédienne, mon père chanteur doté d'une voix qui fit dire à Louiguy – compositeur à succès de *Cerisier rose et pommier blanc* entre autres – qui l'entendait un jour chanter : « J'ai l'impression que chez vous la voix a sauté une génération ! » Comment mes parents se rencontrèrent-ils, où et quand se sont-ils mariés, nous n'en savons rien. C'était au temps où l'Église conservait les registres de mariage, qui tenaient lieu d'état civil. Nos églises, hélas, ont été pillées, détruites... Une chose est certaine : je n'ai jamais surpris mes parents à vilipender la Turquie moderne, jamais ils ne nous ont élevés dans la haine de ce peuple. Au contraire, je les ai toujours entendus dire que la Turquie était un beau pays, que les femmes étaient ravissantes, que leur cuisine était la meilleure de tout le Moyen-Orient, et que, dans le fond, nous avons beaucoup d'affinités avec ce peuple. Si le génocide n'avait pas eu lieu – ou au moins avait été reconnu –, le contentieux ne serait pas aujourd'hui si profondément ancré dans la mémoire des deuxième et troisième générations des nôtres.

Charles Aznavour

Lettre à un ami turc

*Tu as une épine dans le pied
Mon frère
J'en ai une dans le cœur,
Pour toi
Comme pour moi
Elle rend les choses difficiles,
Inconfortables*

*La rose a des épines
Si l'on n'y prend garde
Une goutte de sang peut perler
Au bout du doigt, mais
Si l'on fait attention
Elle fait don de sa beauté,
Embellit et parfume nos jours
Allant même
Jusqu'à flatter notre palais
Par ses douceurs.*

*J'aime les roses
Leurs épines existent
Nous n'y pouvons rien
Mon frère...
Si tu décidais d'extraire
L'épine que j'ai au cœur
Celle que tu as dans le pied
Disparaîtrait d'elle-même
Et nous serions toi et moi
Libérés
Et frères¹...*

1. Charles Aznavour, 1997.

Le temps des avants

Pourchassés, malgré le passeport géorgien de mon père, mes parents réussirent à embarquer d'Istanbul sur un bateau italien. Ma mère se trouvait déjà à bord lorsqu'un militaire zélé, faisant fi du passeport, barra la route de mon père en entendant parler la langue haïe. C'est le commandant qui vint à son secours en hurlant que le bateau était territoire international, et que l'on ne pouvait en aucun cas empêcher un passager d'y embarquer. Une riche Américaine d'origine arménienne avait proposé de payer le voyage de tous les rescapés qui avaient eu la chance de se hisser à bord. Le bateau prit la mer et débarqua les Arméniens et les Grecs à Salonique, où ma sœur vint au monde. On lui donna, pour remercier l'Italie, le nom d'un opéra italien – *Aïda* –, en fait un prénom égyptien. Un an s'écoula, le temps d'apprendre le grec, et, le mirage américain en tête, mes parents et ma sœur arrivèrent à Paris, *via* Marseille je suppose, où on leur accorda un passeport Nansen, une sorte de permis de séjour qu'il fallait renouveler souvent. Puis ce furent des jours d'attente à l'ambassade des États-Unis dans l'espoir d'obtenir un visa, le fameux visa qui permettrait d'atteindre la terre promise, le pays des opportunités, où chacun peut tenter sa chance et devenir peut-être riche et puissant.